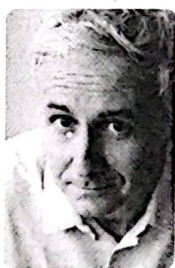




IVAN JABLONKA

“LFI JOUE UN RÔLE COMPARABLE À CELUI DU GAUCHISME POST-MAI-68”

↑ Affrontements entre étudiants et forces de l'ordre sur le boulevard Saint-Germain, le 6 mai 1968. Une étudiante pavée à la main face aux CRS.



Une jeunesse radicale face à des aînés plus modérés : l'historien et écrivain revient sur les précédentes fractures générationnelles qui ont traversé la gauche

Propos recueillis par Barnabé Tardieux

Historien et écrivain, auteur d'ouvrages éclectiques, sur le meurtre de la jeune Laëtitia Perrais en 2011, le mythe Jean-Jacques Goldman ou ses vacances dans le

Combi Volkswagen familial, Ivan Jablonka, 52 ans, se réclame de la génération X. « Pas un boomer, mais quand même un daron », dit-il en souriant. Auprès du « Nouvel Obs », celui qui a également codirigé « Jeunesse oblige. Histoire des jeunes en France, XIX^e-XXI^e siècle » rappelle que la fracture générationnelle qui traverse aujourd'hui la gauche n'a rien d' inédit : l'histoire est jalonnée de ruptures portées par des jeunes radicales. Revendiquant son appartenance à la social-démocratie, il met aussi en garde contre les risques d'une radicalité poussée à l'excès.

Les études montrent une polarisation dans l'électorat de gauche : les jeunes plébiscitent La France insoumise, tandis que leurs aînés privilégient des partis plus modérés, comme le PS. Ce phénomène est-il nouveau dans notre histoire politique ?

Aujourd'hui, le vote des 18-24 ans se divise en trois groupes : abstention, extrême droite et extrême gauche. Il reste que la jeunesse a joué un rôle important dans nombre de ruptures politiques. Dans les années 1860, toute une génération d'avocats ▶

► et de journalistes, adeptes d'un républicanisme intransigeant, a fait ses premières armes contre le Second Empire. Cette génération se retrouve dans les gouvernements de la III^e République, dont elle forme l'establishment. Gambetta, opposant au Second Empire puis républicain modéré, a théorisé l'« opportunisme » : l'idée qu'il faut procéder par étapes, au moment opportun, et non par rupture. C'est une amorce de l'opposition entre réformistes et révolutionnaires.

Cette opposition entre réformistes et révolutionnaires a ensuite structuré la gauche au xx^e siècle.

Oui. La scission de la SFIO, au congrès de Tours en 1920, n'est pas une fracture générationnelle en tant que telle. Mais il est certain que l'idéal communiste a séduit la jeunesse militante et syndicale, qui s'est reconnue dans la promesse révolutionnaire d'après 1917 et dans les vingt et une conditions de l'Internationale. La majorité qui a fondé le futur Parti communiste nourrissait un désir de rupture avec le réformisme incarné par Léon Blum et la « vieille maison » de la SFIO.

Quand on parle de jeunesse, difficile aussi de ne pas penser à Mai-68.

Mai-68 est la rupture générationnelle par excellence. Menée par des étudiants et des jeunes ouvriers, cette révolte est dirigée à la fois contre le gaullisme et contre le Parti communiste, autant d'institutions qui paraissent alors « vieux jeu ». À l'un et à l'autre, on reproche d'être trop autoritaires, trop hiérarchiques, trop

→ Manifestation des Jeunes CGT à Paris lors du mouvement de Mai-68.



bureaucratiques. De cette révolte jaillira un profond renouvellement politique, avec la deuxième gauche (autogestion, PSU), les gauchismes (maos, trotskistes) et les mouvements féministes (MLF, Mlac).

La situation est-elle comparable à celle d'aujourd'hui ?

De mon point de vue, La France insoumise joue un rôle comparable à celui du gauchisme post-Mai-68. C'est l'idée qu'il faut une rupture, que la politique se doit d'être sans compromis ni compromission. Pour ce faire, il faut faire appel à la frange la plus indocile et la plus mobilisée, tout particulièrement au sein de la jeunesse, contre la gauche « installée », qui aurait trahi dans l'exercice du pouvoir et la gestion capitaliste. À chaque fois, le même reproche est adressé aux aînés : la compromission avec le « système », incarné successivement par le parlementarisme dans les années 1920, le gaullisme et le PCF en 1968, aujourd'hui le libéralisme et l'Europe.

La radicalité de la jeunesse peut-elle servir de moteur pour le progrès social ?

Les valeurs de contestation sont indispensables. La radicalité est non seulement nécessaire, mais aussi bonne en soi. En tant que social-démocrate, je note cependant que les trois forces politiques que j'ai évoquées, les stalinien dans les années 1920-1930, les gauchistes des années 1968 et aujourd'hui les insoumis, refusent la culture démocratique. Dans le cas du parti de Jean-Luc Mélenchon, c'est à la fois la démagogie anti-système, le culte du chef, l'hostilité vis-à-vis des médias, des juges et des institutions, la stratégie du conflit permanent, l'antisémitisme à peine dissimulé. La radicalité est précieuse, oui, mais dans un cadre démocratique. Pas au prix de l'oubli de nos valeurs suprêmes.

Les jeunes radicales ont-elles vocation à se recentrer en vieillissant, à l'image de celle de 1968 ?

On a beaucoup ricané au sujet des « trajectoires de recentrage » après Mai-68 : le fer de lance de l'insurrection serait devenu un ramassis de réacs. Daniel Cohn-Bendit en France et Joschka Fischer en Allemagne sont peut-être devenus des figures du centrisme pro-européen,

“EN VERTU DE SA PRÉTENDUE ‘PURETÉ’, LA FRANCE INSOUMISE REJETTE LE LEGS DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE.”



« Premier meeting LFI de cette campagne électorale, le 7 juin à Saint-Denis.

mais ils ont gardé l'essentiel, c'est-à-dire l'ouverture, la tolérance, l'idée de progrès social. Inversement, on oublie souvent les trajectoires de persistance, voire de radicalisation. Dans les années 1970, certains militants d'extrême gauche sont passés à la lutte armée : Action directe en France, Fraction armée rouge en Allemagne, Brigades rouges en Italie, guérillas d'Amérique du Sud. Plus près de nous, et sans basculer dans la violence, la LCR – devenue le NPA – est restée sur une ligne trotskiste. C'est une fidélité.

Comment expliquer la tendance de certains au recentrage, quand d'autres persistent dans la radicalité ?

Il y a la thèse du « cycle de vie », qui affirme qu'on commence à gauche et qu'on finit à droite. Quand on est jeune, il n'y a pas d'enjeu matériel : on ne possède rien, on n'a pas d'enfants. Peu à peu, on se calmerait en vieillissant, parce qu'on voudrait protéger sa famille, son patrimoine. Il existe aussi la théorie contraire, formulée par le sociologue allemand Karl Mannheim dans « le Problème des générations » (1928). Selon lui, les idéaux de la jeunesse laissent une

empreinte durable pour le restant de la vie, même si l'individu peut changer sous l'effet de nouvelles expériences. La socialisation des années d'adolescence reste donc perceptible sous la forme d'une attitude révoltée ou subversive.

Dans un essai consacré au chanteur Jean-Jacques Goldman, vous décrivez ce dernier comme marqué par la deuxième gauche réformatrice. Est-ce cette gauche qui est aujourd'hui contestée par la jeunesse LFI ?

Oui, je le crois. En vertu de sa prétendue « pureté », LFI rejette le legs de la social-démocratie. Mais ce phénomène s'inscrit dans le temps long : retrait-sacrifice de Lionel Jospin en 2002, mort de Michel Rocard en 2016, liquéfaction du PS. Tout cela relève d'un déclin qui laisse beaucoup de gens orphelins. Une certaine vision du social s'est aussi imposée. Dans mon livre, j'ai essayé de montrer que Jean-Jacques Goldman, tout chanteur qu'il est, incarne la République sociale, l'Etat de droit, l'école des chances, les lois sociales, la redistribution. Bref, tout le programme social-démocrate ! Dans sa musique, Goldman proposait

une alliance entre les minorités – Juifs, Noirs, Arabes, Asiatiques. C'est l'universel minoritaire. Je n'ose imaginer ce qu'on dirait de lui s'il revenait sur scène : un « homme blanc, hétéro, juif, bourgeois » ? L'époque a changé.

Qu'est-ce qui caractérise cette fracture entre les générations à gauche ?

Certains points de friction entre générations se superposent avec un clivage au sein des gauches. D'abord, le divorce entre anti-racisme et lutte contre l'antisémitisme. Je le déplore en tant que juif, mais pas seulement. A l'époque de SOS Racisme, qui a uni toute une génération, il ne serait venu à l'idée de personne de séparer les juifs des autres minorités : c'était un même combat. Deuxième point de friction : le prisme de lecture raciste. Une frange de la gauche décoloniale défend l'idée que le plus important, dans l'identité des gens, c'est leur couleur de peau. Certains vont jusqu'à dénoncer les « féministes blanches ». Je ne me reconnais pas dans ce prisme, qui relève de l'assignation identitaire et n'a rien à voir avec l'usage de la « race » en sciences sociales. Enfin, troisième controverse : la place des hommes dans le combat féministe. Peuvent-ils être des alliés ? Si oui, de quelle manière ?

Ces deux visions de la gauche peuvent-elles se rassembler, ou sont-elles vouées à lutter pour l'emporter l'une sur l'autre ?

A cette heure, on a l'impression que ces gauches sont irréconciliables. Mais je veux croire que l'union de la gauche a encore un avenir, autour de valeurs communes : dignité humaine, justice sociale, écologie et lutte contre le dérèglement climatique, égalité femmes-hommes, rénovation démocratique, union entre les classes populaires urbaines et rurales. ●